

Pascal et le problème du "présent"

Vers la mi-août 1656, après avoir fait une neuvaine à la Sainte-Epine pour guérir d'un mal d'yeux, la jeune soeur du duc de Roannez pensait se faire religieuse.¹ Sa mère était violemment hostile à ce projet. Peut-être désirait-elle une meilleure place sociale pour sa fille. Pourtant, Mlle de Roannez avait déjà songé au mariage. Après le "miracle" de Sainte-Epine, elle ne voulait que prononcer le voeu de chasteté et entrer à Port-Royal. Pour sonder la profondeur de cette vocation, le duc de Roannez emmena sa soeur quelque temps avec lui en Poitou. Dès lors s'établit une correspondance entre la pauvre jeune fille et Blaise Pascal, dont neuf lettres de celui-ci nous ont été conservées. Dans ces lettres, Pascal se révèle (selon les mots de Jean Mesnard) "pur disciple de Saint-Cyran. . ."² Agissant en directeur laïque, il évite de donner des conseils trop précis qui seraient réservés au prêtre, seul directeur véritable. Cependant, plusieurs des conseils de Pascal sont plutôt étonnants, et ils méritent quelque attention.

Dans une des lettres Pascal essaie d'apaiser cette âme pleine d'inquiétude au sujet de l'avenir. Il voudrait faire remarquer à Mlle de Roannez qu'un chrétien devrait toujours diriger ses pensées vers le présent:

Le passé ne nous doit point embarrasser puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes. Mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent

être principalement comptées. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où on vit. Notre Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendit plus loin que le jour où nous sommes. C'est les bornes qu'il faut garder, et pour notre propre salut, et notre propre repos.

A première vue, il semblerait y avoir des contradictions importantes entre ces conseils et la conception traditionnellement chrétienne de la vie. Résumons les points essentiels de cette lettre: le regret de nos fautes est le seul véritable contact avec le passé. Quant à l'avenir, qu'il soit à redouter ou à souhaiter, on n'y arrivera peut-être pas. Le chrétien ne devrait penser qu'au présent. N'est-ce pas cette attitude de vivre presque "au jour le jour" que l'on s'attendrait plutôt à un libertin qu'à un héritier de Saint Augustin? N'est-ce pas prendre soin de son salut, selon la formule du célèbre "pari," implique nécessairement un esprit orienté vers l'avenir? Finalement, si la pensée même du "présent" provoque tant d'inquiétude, comment peut-on trouver son repos en y vivant?

Une étude des Pensées fournira quelques réponses à ces contradictions apparentes. On y trouvera d'autres exemples de l'attitude de Pascal vis-à-vis du passé, du présent, et de l'avenir. A force d'examiner en détail quelques-unes des Pensées, on verra se dessiner peu à peu la charpente d'une psychologie pascalienne de l'homme en face du temps. Alors, on aura une explication de ces conseils épistolaires destinés à une âme qui supporte mal l'angoisse de son monde.

Rien n'est si insupportable à l'homme que

d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir⁴ (131).

Voilà le pur "présent" de Pascal, qu'il précise sans employer le mot. C'est l'homme en repos, la vie dépourvue de toutes les préoccupations qui, d'ordinaire, remplissent ses journées. Le "vide" au centre de l'existence humaine est la présence qui domine le repos. Il n'est même pas question d'y réfléchir, à la façon d'un philosophe. L'homme ordinaire ne peut pas s'empêcher de sentir son néant, ce qui le mène "incontinent" à l'ennui.

Quelles sont les dimensions de cet ennui? Evidemment, il est beaucoup plus grave qu'une aridité d'esprit passagère. Pascal constate que "Rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près" (139). Ce qu'il entraîne, "la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir," ce sont les émotions progressivement nuisibles d'un esprit tout à fait las de vivre. Encore plus remarquable, l'ennui pascalien semble être la condition naturelle de l'homme, qui peut sortir à tout moment "du fond de son âme." Plus que dans n'importe quelle autre discussion, Pascal paraît être notre contemporain dans ses diverses réflexions sur l'ennui. Au fond, l'ennui dont il parle n'est rien d'autre que le sentiment de l'absurde tant discuté par les philosophes existentialistes de nos jours. Ceux-ci vont peut-être plus loin que Pascal lorsqu'ils se posent une question que l'on ne saurait énoncer au dix-septième siècle: Devrait-on se suicider ou non? Pourtant, toute la profondeur du désespoir qui

tourmente notre "homme absurde" se trouve déjà dans l'ennui pascalien. Seuls les remèdes que l'on y propose diffèrent.

Paradoxalement, le sentiment de l'ennui témoigne à la fois de la grandeur et de la misère de l'homme. D'après le mythe chrétien, l'homme s'est révolté contre Dieu, et ainsi a-t-il perdu le bonheur. Pourtant, l'homme a été créé à l'image de Dieu, et lui seul, de toutes les créatures, est capable de comprendre ce qu'il a perdu. Donc, tout homme, aussi mondain qu'il puisse être, éprouve un vif regret du passé. Il sait qu'il était plus heureux autrefois, qu'il existait un bonheur primitif dans le passé lointain, même si l'homme ne comprend pas comment il le sait. Selon Pascal, il s'agit d'un "instinct secret, qui reste de la grandeur de notre première nature . . ." (139).

Selon Reinhard Kuhn, le paradoxe se résume dans l'image du "roi dépossédé" qui joue un rôle capital dans la dialectique pascalienne sur la condition humaine.⁵ L'homme a perdu le royaume. Il est misérable parce qu'il en a le souvenir. Il est grand parce qu'il peut être misérable. Sa misère s'élève dès que l'homme pense à sa condition présente. Et il pense au présent chaque fois qu'il est en repos.

Pascal revient souvent à l'idée que le repos est épouvantable, la source immédiate du malheur: "Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre" (139). Voilà, donc, ce que Pascal veut dire lorsqu'il constate que "Nous ne nous tenons jamais au temps présent. . . . C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige" (172). A tout prix, l'homme ne veut pas y penser.

C'est l'inquiétude du monde, mentionnée dans la lettre à Mlle de Roannez. A la limite, on pourrait dire que, puisque la condition humaine est si insupportable, c'est un véritable suicide de se confronter continuellement au présent. Pourtant, Pascal nous propose de vivre au présent, "le seul temps qui est véritablement à nous." Avant de faire face à cette contradiction, passons aux moyens dont on se sert pour s'évader du présent.

Qu'est-ce que l'on peut faire pour cacher le présent à sa vue? Eh bien, puisque c'est le souvenir du "royaume perdu" qui le rend si malheureux, il est naturel que l'homme soit tenté de se tourner vers le passé. Il essaie de le rappeler, de le revivre comme s'il était le présent. On peut appeler ce refus de vivre au présent la "nostalgie," émotion qui occupe une place si importante dans le romantisme. D'une façon ou l'autre, le Romantique est toujours à "la recherche du temps perdu," pour emprunter à Proust. Plus il s'éloigne d'un fragment--le plus souvent idéalisé--du passé, plus il en est obsédé. En fin de compte, il s'agit d'une recherche de permanence, du désir de stabiliser la vie. Le temps s'écoule, tout est en train de changer continuellement, et le Romantique trouve cela ahurissant. Il voudrait fixer son passé, le contempler, s'y retrouver heureux et éternellement jeune. Cette tentative est vouée à l'échec, bien entendu. La permanence est illusoire, et tout ce qui est illusoire est fragile. A tout moment, la rêverie du passé se heurte contre le cauchemar du présent. L'ennui s'impose à la moindre suspension du rêve. Le Romantique ne peut se maintenir que de temps en temps dans cet état illusoire. Son illusion brisée, il retourne infailliblement à son naturel, à ce repos qui donne toujours lieu à l'ennui. Voilà, donc, pourquoi la recherche du passé est le moyen le moins satisfaisant de s'évader du pré-

sent. Rien n'est moins stable que le passé. L'homme est toujours en train de le réévaluer, de le réviser d'après son expérience du présent. Plus s'écoule le temps, plus élargit le gouffre entre l'homme et le moment qu'il veut fixer pour toujours. Plus grande la distance qui le sépare de son passé, plus il doit s'en méfier.

De temps en temps, en conséquence de son âge et de sa situation actuelle, tout homme se livre aux illusions du passé. Pascal nous rappelle que c'est naturel que l'homme cherche "des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des choses présentes . . ." (425). L'instinct de chercher le confort dans les souvenirs est trop fort pour être toujours résisté. Et naturellement, nous éprouvons tous le regret des amis trépassés, "ceux qui ne sont plus rien . . ." (172).

Mais peu nombreux sont ceux qui s'orientent de nature et irrémédiablement vers le passé. Le Romantique est un type particulier, peu connu au dix-septième siècle. Si l'esprit romantique est à peine expliqué chez Pascal, c'est parce qu'il le trouverait certainement le moyen d'évasion le plus ridicule de tous. Etroitement lié à la drogue depuis De Quincey et Berlioz, le romantisme serait trop dépendant pour remplir le "gouffre infini" au sein de l'existence. S'égarer à jamais dans les souvenirs serait indigne de l'être humain, dont la grandeur exige qu'il reconnaisse la mémoire telle qu'elle est: preuve de sa première nature, source immédiate de son malheur, ce qui le pousse à trouver son bonheur ailleurs.

Si le passé est toujours trompeur, n'offrant à l'homme que des illusions facilement rompues, vers quoi l'homme peut-il se tourner pour s'évader de l'ennui, pour oublier son malheur? De loin, le moyen le plus ordinaire de sortir de l'ennui est

le divertissement. C'est la recherche du bonheur en dehors de soi, dans le monde de l'action. D'après l'image de la chasse, si fréquente chez Pascal, on peut dire qu'il s'agit d'une orientation vers l'avenir. L'homme en train de se divertir est à la poursuite de quelque chose dont la prise est moins importante que la chasse. L'objet de son divertissement se trouve toujours à quelque distance devant lui, dans un moment à venir. Tant qu'il est préoccupé de ses projets mondains, l'homme ne sent plus son néant. Mais si le divertissement le fait sortir de son ennui, pourquoi est-ce que l'homme ne devrait pas le poursuivre avec abandon? Pascal est toujours prêt à nous répondre:

N'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement? Non; car il vient d'ailleurs et de dehors; et ainsi il est dépendant, et partant, sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables (170).

Oublions pour le moment le risque implicite du pari. Pour les incroyants, même s'ils ont raison, le divertissement est le plus souvent défectueux. Comme le monde illusoire du Romantique, le monde de l'action peut s'écrouler à tout moment à cause des "mille accidents" que la réalité impose. Pourtant, si le divertissement est tellement fragile, pourquoi est-ce que Pascal en parle si souvent? Pourquoi semble-t-il sentir le besoin de l'attaquer? N'est-ce pas parce que le divertissement, moyen ordinaire de sortir de l'ennui, est parfois trop efficace? Tandis que le Romantique est plutôt prisonnier de sa mémoire, le mondain peut changer l'objet de ses poursuites, augmenter sans cesse le pari de ses jeux, et ainsi renouveler l'efficacité de ses distractions. L'homme a un talent illimité de se distraire. Pascal est

conscient du pouvoir séducteur du divertissement:

La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort (171).

Il paraît, donc, que pour certains le divertissement réussisse trop bien à détourner leurs pensées de l'ennui. Pascal est obligé de situer ces mondains dans son apologie de la foi chrétienne. Comment peuvent-ils passer toute la vie dans le plaisir du divertissement? Pourquoi n'arrivent-ils jamais à cette angoisse qui les "pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir?" Est-ce qu'ils seraient des âmes prédestinées à être condamné par le "Deus absconditus" d'Isaïe? Pascal le suggère lorsqu'il dit que l'attitude du mondain "est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause" (194).

Le divertissement ne comprend pas seulement les jeux, la poursuite d'objets physiques, le monde de l'action. Pour se divertir de son présent épouvantable, il suffit à l'homme de fixer ses pensées sur l'avenir d'une façon quelconque:

Le présent d'ordinaire nous blesse. . . .
Nous tâchons de le soutenir par l'avenir,
et pensons à disposer les choses qui ne
sont pas en notre puissance, pour un
temps où nous n'avons aucune assurance

d'arriver (172).

L'effort de disposer l'avenir semble ne jamais réussir. L'homme n'a pas l'omniscience nécessaire pour une telle entreprise. L'avenir souhaité n'arrive jamais, mais aboutit, à son tour, à un présent qui lui aussi est affligeant. Pascal décrit la futilité du raisonnement quand on s'en sert pour disposer l'avenir. L'homme deviendrait paralytique devant les implications d'une seule décision:

En chaque action il faut regarder, outre l'action, notre état présent, passé, futur, et des autres à qui elle importe, et voir les liaisons de toutes ces choses. Et alors, on sera bien retenu (505).

Il semble, donc, que pour s'évader du présent et des malheurs qu'il entraîne, l'homme ne puisse s'orienter ni vers le passé, ni vers l'avenir. Les efforts à cet égard n'aboutissent à rien. Faire revivre les mémoires du passé est impossible. Du côté de l'avenir, on ne peut espérer que la mort.

Pourtant, il y a une autre voie qui se présente à l'homme, celle des Stoïciens. Il s'agit de la recherche intérieure pour retrouver le calme en soi-même. Seul projet des religions de l'Orient, cette étude est conseillée par bien des philosophes occidentaux. Parmi les prédécesseurs immédiats de Pascal, on trouve cette idée surtout chez Montaigne. On a souvent fait remarquer la réaction de Pascal: "Le sot projet qu'il a de se peindre! . . ." (62). Il suffit de dire que pour Pascal, "Le moi est haïssable," indigne d'une telle recherche. On pourrait aller jusqu'à dire que le "moi" pascalien trouve son expression la plus juste chez certains personnages mauriaciens

qui sont toujours occupés d'une recherche intérieure, toujours dans un enfer de leur propre dessin. Selon Pascal, ceux qui entreprennent cette quête n'arrivent pas à retrouver le calme. Leur effort de se comprendre, de rendre plus supportable l'expérience du présent, est une faillite totale. Ils ne découvrent que leur propre vide, le néant au centre de l'existence humaine. Ils reviennent à l'ennui, comme tous les autres. Et si quelques-uns n'y reviennent pas, c'est parce qu'ils sont bêtes, incapables de découvrir quoi que ce soit. Par moyen de cette recherche intérieure, ceux-ci n'arrivent qu'à un assoupissement total de l'esprit.

Chez les Pensées, donc, nous trouvons une condamnation sommaire de tous les moyens dont on se sert pour sortir de l'ennui. Pascal tend un piège à son lecteur et lui ôte toute possibilité de s'en échapper. En fait, sa description de l'homme sans divertissement évoque le triste sort d'un prisonnier:

Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. . . . De là vient que la prison est un supplice si horrible. (139)

Cette image ne devrait pas surprendre. Pascal s'efforce de nous démontrer que, quoiqu'il fasse pour s'en évader, l'homme retourne infailliblement au présent. Et dès qu'il est au présent, l'homme sent son néant.

Dans ses moments les plus noirs, Pascal ressemble davantage à Thoreau, misanthrope en guise d'humaniste, ne voyant dans l'existence humaine qu'une affaire de désespoir: "Nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et nous dis-

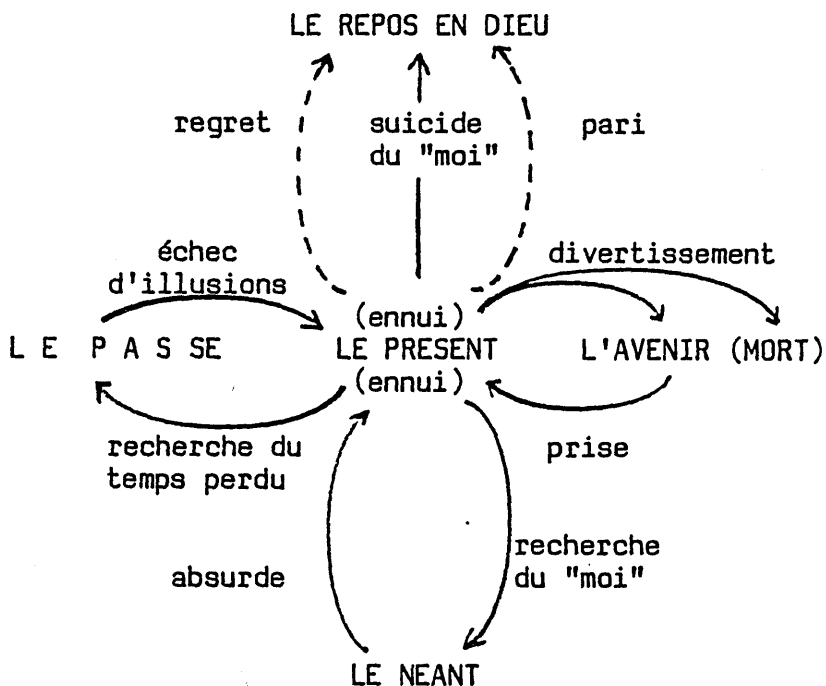
posant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais" (172). Parfois, on est tenté de croire que l'enfer, chez Pascal, n'est rien d'autre que l'expérience du présent, éternellement vécue: "Le présent ne nous satisfaisant jamais, l'expérience nous pipe, et de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel" (425).

C'est à partir de ce moment, lorsqu'on arrive au seuil du désespoir, que paraît le côté positif de l'ennui et, donc, du présent qui le soulève. Selon Kuhn, l'ennui pascalien serait la "nocha oscura," traversée par Saint Jean de la Croix (662). Il s'agit de l'étape préparatoire éprouvée par Sainte Thérèse d'Avila et la majorité des grands mystiques. Pascal veut que nous sentions l'ennui. Il nous ôte tous les moyens ordinaires de nous en échapper. En tout cela, il n'a qu'un seul objectif: de nous pousser à "chercher un moyen plus solide d'en sortir." Le moyen qu'il vise, bien entendu, c'est la recherche du Dieu chrétien:

Le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet immuable, c'est-à-dire par Dieu même. Lui seul est son véritable bien, et depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui tenir la place" (425).

Maintenant, nous sommes en mesure d'expliquer la lettre à Mlle de Roannez, et, en même temps, de regarder dans son ensemble l'attitude de Pascal vis-à-vis du temps. Un schéma facilitera notre considération:

Fig. 1 Schéma du temps chez Pascal.



Selon Pascal, si l'homme espère retrouver son bonheur, il doit se mettre à la recherche de Dieu. C'est le seul moyen sûr de s'échapper de l'ennui. Puisque Dieu est immuable, le temps n'existe pas pour lui. Il est éternellement au présent, caché à ceux qui errent dans les temps qui ne leur appartiennent pas. C'est Dieu qui a fixé "les bornes qu'il faut garder, et pour notre propre salut, et pour notre propre repos." D'après les paroles du "Pater noster," principale prière chrétienne, l'homme peut espérer le pardon de ses fautes passées, s'il est prêt à pardonner à son tour. Voilà le seul véritable contact avec le passé. Quant à l'avenir, l'homme ne peut prier qu'une chose: "Adveniat regnum tuum." Voilà tout l'espoir du pari en trois mots! A part cela, on devrait fixer ses pensées au présent, ne s'inquiétant aujourd'hui que du "panem quotidianum."

Et si on ne garde pas ces bornes? Et bien, on entrera dans ce monde "inquiet." Certains se perdent dans la mémoire, à la recherche du temps perdu. Cette illusion est impossible à maintenir, et ils retournent infailliblement à l'ennui. D'autres sont à la poursuite d'un objectif, un monde à venir. Le plus souvent, ils éprouvent une grande déception au moment de la prise. Alors, pour éviter de retomber dans l'ennui, ils sont obligés de changer de proie, d'augmenter le pari. Parfois ils peuvent se distraire ainsi jusqu'à la mort. Cependant, cette dernière étape de la vie met fin à toutes les illusions. Quelques-uns, espérant retrouver le calme en eux-mêmes, s'anéantissent dans la recherche intérieure. Ils ne retrouvent pas le calme, mais une angoisse encore plus épouvantable que le lieu qu'ils ont quitté. L'absurdité de l'existence humaine les accable, et ils se trouvent de nouveau dans l'ennui. Pas d'espoir dans ces trois moyens de s'en évader. La vie est un rond infernal, une prison sans issue,

une sentence qui ne se termine qu'à la peine de mort.

Dans l'optique pascalienne, la possibilité de retrouver le bonheur est réservée à ceux qui acceptent de franchir l'ennui, ceux qui sont prêts à risquer tout, y compris la vie même. On peut dire que c'est un suicide de faire face au présent, de chercher Dieu dans le repos, de ne pas se distraire dans les affaires et les divertissements: "Notre nature est dans le mouvement; le repos entier est la mort" (129). Mais paradoxalement, pour Pascal ce suicide est le seul moyen de vivre en paix, de retrouver le royaume perdu.

Timothy J. Williams
University of Kansas

Notes

¹ Jean Mesnard, Pascal (Paris: Hatier, 1962) 99-100.

² Mesnard 99-100.

³ Oeuvres de Blaise Pascal, ed. Léon Brunschvicg (Paris: Hachette, 1914), VI, 298-99.

⁴ Blaise Pascal, Pensées, ed. Léon Brunschvicg (Paris: Garnier-Flammarion, 1976). Chaque fois que l'on cite une des Pensées, le numéro entre parenthèses renvoie à la classification de Brunschvicg.

⁵ Reinhard Kuhn, "Le Roi dépossédé: Pascal et l'ennui," French Review 42 (1969): 657.